

# D'une pratique de la lecture ou le maniérisme

**Alexandre FAURE**

Texte prononcé le 25 mai 2016,  
à l'université Rennes 2,  
Dans le cadre d'une soirée d'étude, *Au seuil de l'angoisse*  
pour le groupe de recherche « Actualités de la névrose et de l'angoisse »

Je vais tenter de faire un point – loin d'être final –, sur le séminaire de textes que nous avons débuté cette année de manière mensuelle, en ces murs. Ce séminaire porte sur la lecture et le commentaire du *Séminaire Livre X, L'angoisse*, dans la transcription de Jacques Alain Miller. Je vais approcher de manière plurielle ce qui, du point de vue de ce dispositif, est en question.

La dernière fois, c'est le con qui m'avait servi ; servi de fil rouge. Servi au sens où il nous léguait son savoir et son rapport au sens. Il y avait le con, « cet être satisfait, content de lui, académique, en parfaite harmonie avec son monde<sup>1</sup> » ; celui qui milite pour imposer à tous, son bon sens. De l'autre côté, il y avait celui qui *reste tout con*, qui s'étonne d'une pratique du détail, et qui ose poser la question que l'on dit con. Alors faisons un *pas* de plus ce soir, en repartant de l'*Envers*.

« On se demande après tout pourquoi on qualifie de temps en temps Untel ou Untel de con. Est-ce si dévalorisant ? N'avez-vous pas remarqué que, quand on dit que quelqu'un est un con, cela veut plutôt dire qu'il est un *pas-si-con*. Ce qui déprime, c'est qu'on ne sait pas très bien en quoi il a affaire à la jouissance. Et c'est pour cette raison qu'on l'appelle comme ça.<sup>2</sup> »

Rreprenons. Si la dernière fois j'avais dans la galerie des portraits du con, cette fois-ci je propose de m'arrêter sur cette question que se pose Lacan : *pourquoi on qualifie de temps en temps Untel ou Untel de con ?* Voici une vraie question, en tant qu'elle fait obstacle<sup>3</sup>. Autre vraie question, y a-t-il de fausses questions ? Mais c'est une autre question.

Le pas franchit par Lacan est *pas* de jouissance. Epinglant Untel ou Untel de con, on pointe ce qui chez lui, le con, embarrasse, encombre, dérange, à savoir cette part de la jouissance. Le con serait donc celui qui, désigné comme tel, vient nommer cette jouissance étrangère, pas commode, dérangeante. Dans cette citation Lacan dit « on ne sait pas très bien en quoi il a affaire à la jouissance », ce qui fait écho pour moi à un *Qu'est-ce qu'il dit ? De quoi parle-t-il ? Presque un Qu'est-ce qu'il veut ? D'où il parle ?* Ce sur quoi précisément les autres ne veulent rien savoir, ou du moins rester en défaut.

De plus, dans les mêmes pages Lacan dit de Freud et de Marx, que ce qui les caractérise, *c'est qu'ils ne déconnent pas*. Un peu plus bas, Lacan pose le dit *Champ Lacanien*, comme étant le champ de la jouissance. C'est ce champ que Freud défriche dans le commerce qu'il déchiffre ; rien d'autre que la jouissance, et à l'occasion celle qui peut déranger, celle qui va, « *de la chatouille à la flambée à l'essence* ». Marx, de son côté, et je l'entends comme cela pour l'instant, met en avant la plus-value, pas sans lien avec la jouissance, dénonçant dans la plus-value la spoliation même de la jouissance. Par déduction, la plus-value c'est un plus de jouir, mais en toc, c'est-à-dire avec une jouissance

<sup>1</sup> Faïck Denis (2008) *Qu'est-ce qu'un con ?*, Mayenne : Editions Pleins Feux, p.58.

<sup>2</sup> Lacan Jacques (1969-1970) *Le séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris : Le Seuil, p.81.

<sup>3</sup> Lacan Jacques (1972) « La mort est du domaine de la foi », in *Quarto*, 1981, n°3, p.5.

restant en défaut. L'un comme l'autre ne déconnaient pas, donc ils *connaient*, en tant qu'ils se plaçaient aux environs du champ de la jouissance.

Enfin revenons à l'objet de notre chasse. Voilà le con dévoilé, devenu un pas-si-con, le faisant dans le même coup, un indicateur de ce dont nous ne voulons rien savoir. Celui qui dérange, déroge et déloge l'assemblée d'un ron-ron collectif pour pointer ce qui de la jouissance fait discours.

A la suite de cette citation, Lacan rapproche le verbe *déconner*, de *déchanter*. « Vous savez peut-être ce que c'est que le déchant – c'est quelque chose qui s'écrit à côté du plain-chant, cela peut se chanter aussi, cela peut faire un accompagnement, mais enfin, ce n'est pas tout à fait ce que l'on attend du plain-chant.<sup>4</sup> » La référence est ici faite à la musique. Le déchant étant cette mélodie écrite en contre point, qui évolue en mouvement contraire au plain-chant – chant d'église médiéval à une voix, récit. Le déchant détonne, et déconne. Lorsque l'on déconne, on chante en marge de ce qui a rapport à la jouissance, pour ne pas entendre la mélodie de la jouissance qui là se joue. Et Lacan de dire que Freud ne déconnaît pas, mais qu'il y a nombre de personnes après lui, à avoir déchantés à côté de ce discours ouvert par Freud. Alors merci à ceux qui n'ont pas déconné cette année, et qui ont osé poser ces questions pas-si-connes, afin de nous réinsérer dans le champ qui est le nôtre, à savoir celui de la jouissance.

Les échanges à bâton rompu ont permis ceci : d'y aller ! Bien évidemment, pour y aller, il faut que celui qui y participe, fasse un effort, qu'il y mette du sien – déjà au moins en venant. Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec l'Ouverture des *Ecrits* et cette phrase : « Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style qui leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien.<sup>5</sup> »

Ce n'est donc pas sans couter quelque chose au sujet. Peut-être trouvons-nous ici raison à ce mouvement d'entropie, de perte que nous avons repéré au sein de ce séminaire ? Certes il y a une perte inhérente au mouvement, mais du côté du sujet, il lui faut aussi y mettre du sien afin que cette perte soit motrice, récupérée et réutilisée.

Je vais tenter d'approcher ceci en m'interrogeant sur la pratique de la lecture qui résonne avec notre pratique clinique en ce que le symptôme doit être traité sur un double niveau de lecture et d'écoute, comme un palimpseste – soit finalement entendre que le texte premier est effacé et recouvert par un autre texte. Lacan de dire que « porter l'attention sur le signifiant veut d'abord dire *savoir lire*.<sup>6</sup> » Cette précaution – *porter l'attention sur le signifiant* – conduit à situer le plain-chant du texte, ce que je propose de nommer le *con*-texte, le texte du con qui accompagne. Et le *con*-texte est soutenu par la pratique à plusieurs permettant de contextualiser le séminaire, la leçon, qui n'est pas sans informer de la valeur à accorder à ce que nous lisons. Chacun travaillant avec ce qui le concerne, le convoque, ceci nous conduit à tisser, à plusieurs, une trame de sens. Je me pose cette question : est-ce que la lecture n'est pas éminemment une pratique privée ? Mais privée de quoi ?

Dans le contexte du séminaire de texte, nous déprivatisons la lecture ; nous tentons de la sortir de son petit coin, là où l'on est souvent bien seul à imaginer ces images qui imaginent trop, comme dit Bachelard<sup>7</sup>. Nous proposons ainsi une lecture à plusieurs ! A chacun ensuite d'y faire *parcours*, et non par cœur puisqu'il ne s'agit pas d'un cours, à moins que ce soit le séminaire qui soit *en cours*. C'est le pari aussi que chacun puisse en dégager un point de vue, mais en revenant au

---

<sup>4</sup> Lacan Jacques (1969-1970) *Le séminaire Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, transcription de Jacques Alain Miller, Paris : Le Seuil, p.82.

<sup>5</sup> Lacan Jacques (1966) Ouverture, in *Ecrits*, Paris : Le Seuil, p.10

<sup>6</sup> Lacan Jacques (1956-1957) *Le séminaire Livre IV, La relation d'objet*, transcription de Jacques Alain Miller, p.323.

<sup>7</sup> Bachelard Gaston (1957) *La poétique de l'espace*, Paris : PUF, 11<sup>ème</sup> édition.

texte, à la lecture du texte, et d'y écrire à côté sans déchanter. Je note que déchanter c'est aussi partir en courant, chose qui souvent nous traverse l'esprit en lisant les textes de Lacan. Comme si au moment d'y entrer, quelque chose commençant à se dévoiler, nous faisait déchanter !

Je dirais autrement : à chacun sa façon de lire, à chacun sa manière de dire ! Mais est-ce que dire autrement, c'est dire autre chose ? Ou n'est-ce qu'une question de style ?

En travaillant cette question du style, je suis tombé sur une référence de Lacan au *maniérisme*, et avec mon penchant à astiquer, effacer, triturer, bref de mettre en miette le signifiant<sup>8</sup>, je suis allé un peu loin, mais tant pis. Alors le style, de quoi ça vient ? Du latin *stilus*, désignant à la fois l'objet, le poinçon, et la manière d'écrire ; à la fois l'objet qui permet d'écrire, et la trace laissée par cet objet. Le style est donc ce par quoi se poinçonne le rapport du sujet à l'objet<sup>9</sup>. Mais ce qui reste énigmatique quand il s'agit d'aborder le style, c'est la nature de ce poinçon.

« En effet – hein ! – mon style, c'est un problème<sup>10</sup> ! » dit Lacan. Effectivement c'est un problème, mais c'est à se demander s'il ne visait pas précisément cela ! De son style on se gratte la tête, à moins de le situer du genre dont il relève, celui des effets de l'inconscient qui se forge dans sa courbure<sup>11</sup>. Un problème au sens mathématique du terme, composé d'un inconnu, d'un  $x$ , que l'on pourrait nommer désir. Son style est un problème dans la mesure où nous avançons dans la lecture avec un inconnu, une place vide qui nous empêche de comprendre isolément les concepts et de boucler entièrement la signification. Alors il faut lire et relire, disséquer la structure du signifiant pour certains, tout remettre à la question pour d'autres ! A chacun son style !

Je ne résiste pas à vous citer cette phrase de Lacan dans le *Séminaire Livre I, Les écrits techniques de Freud*, où il compare la psychanalyse à l'art du bon cuisiner : « Il en va de la psychanalyse comme de l'art du bon cuisiner qui sait bien découper l'animal, détacher l'articulation avec la moindre résistance. On sait qu'il y a pour, pour chaque structure, un mode de conceptualisation qui lui est propre. [...] Il faut bien s'apercevoir que ce n'est pas avec le couteau que nous disséquons, mais avec des concepts. Les concepts ont leur ordre de réalité original. Ils ne surgissent pas de l'expérience humaine – sinon ils seraient bien faits. Les premières dénominations surgissent des mots mêmes, ce sont des instruments pour délinéer les choses. Toute science donc reste longtemps dans la nuit, empêtrée dans le langage<sup>12</sup>. »

Mais alors qu'est-ce que nous disséquons, détachons ? N'est-ce pas précisément cette barre qui sépare le signifiant et le signifié ? Ne pas vouloir trop vite comprendre, et détacher avec minutie l'articulation signifiante<sup>13</sup>. Chacun avec son bout – de viande ou de sens –, pourra le cuisiner à sa sauce, donnant une autre lecture. Voilà le pari que nous défendons ! A plusieurs, nous évitons l'écueil de la lecture univoque que peut parfois imposer le style de l'écriture.

---

<sup>8</sup> Lacan Jacques (1962-1963) *Le Séminaire Livre X, L'angoisse*, transcription de Jacques Alain Miller, Paris : Seuil, p.77.

<sup>9</sup> Erik Porge (2001) *Lire, écrire, publier : le style de Lacan*, in *Essaim* 2001/1 (n°7), p.13.

<sup>10</sup> Lacan Jacques (1968-1969) *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Leçon du 6 janvier 1969.

<sup>11</sup> Lacan Jacques (1977) « C'est à la lecture de Freud », in *Préface à l'ouvrage de Robert Geoggin*, Cahiers Cistre, Paris : l'Age d'homme, coll. « Cistre-essai », 1984, p.16.

<sup>12</sup> Lacan Jacques (1953-1954) *Le Séminaire Livre I, Les écrits techniques de Freud*, transcription de Jacques Alain Miller, Paris : Le Seuil, p.8.

<sup>13</sup> « C'est qu'à lui tout seul le petit signe « vautour » ne veut rien dire ; il ne trouve sa valeur signifiante que pris dans l'ensemble du système auquel il appartient », in *Les clefs de la psychanalyse*, entretien avec Chapsal Madeleine, *L'express*, 31 mai 1957, n°310.

Mais pourquoi il nous parle de l'art du bon cuisinier ? Je n'ai pas la réponse. La seule revendication que nous tenons dans ce séminaire, c'est l'exigence minimale du passage à ce questionnement renouvelé ; pour la réponse, vous repasserez.

Alors, je reviens sur la question : est-ce que dire autrement, c'est dire autre chose ? S'il y a variation de signifiant, il y a variation de sens, donc nous tombons dans les rets de la sémantique et nous éloignons de la stylistique. Alors le pas à franchir n'est-il pas celui du désir, celui du *y mettre du sien* ? Est-ce que le style a rapport au désir par l'abord de l'objet ? Le style comme façon, manière d'y mettre du sien ?

« Nous y reviendrons à propos d'un certain style que nous n'hésitons pas d'appeler par son nom, si ambigu qu'il puisse paraître, à savoir le maniérisme. J'essayerai de vous montrer que non seulement il a derrière lui une grande tradition mais qu'il a une fonction irremplaçable.<sup>14</sup> »

Rejoindrait-on le style de l'homme en travaillant le maniérisme ?

Tout d'abord, qu'est-ce que le maniérisme ? Venant du latin *modus*, et de *stilus*, le style. Curieuse coïncidence. C'est la création d'un effet de style. Dans le domaine artistique, le maniérisme vient de l'expression « *bella maniera* », qui épingle la touche caractéristique d'un peintre, faisant sa spécificité quant à une simple copie de la nature. Le maniérisme est un art de référence. Il s'inscrit dans le déchant des conceptions classiques de représentation visant la perfection. En marge, l'artiste n'en fait cependant pas moins référence au modèle classique préexistant en le proposant à sa manière.

Quelle autre définition du travail que nous proposons lors de ce séminaire : à chacun son style pour faire avec [la lecture de] Lacan. Ceci préserve du même coup de la reproduction pure, du copisme, qui tendrait à ployer des *lacanisms* pour naviguer sur la mer psychanalytique ; *lacanisms* qui seraient autant de gri-gri intellectuel<sup>15</sup>, comme le dit Lacan.

Le maniérisme porte ainsi la signature du sujet, son style, ce qui poinçonne le rapport du sujet à l'objet, soit ce qui permet au lecteur de s'y retrouver dans ce qui est dit, en y mettant ce qui lui est sien. Double mouvement donc qui implique le lecteur à vouloir en savoir plus en fonction de ce qui l'arrête. C'est ce qui distingue, discrimine, singularise devant cette nature. Le style donc comme objet et comme marque de l'objet. Voici peut être pourquoi on n'attrape Lacan que par petits bouts ; ceux qui résonnent avec cette marque singulière qui nous fait sujet du désir !

Et je terminerais sur deux points, pour ne pas en faire suspension, ni final. D'abord une citation de Colette Soler dans son commentaire et sa reprise du Séminaire de Lacan sur l'Angoisse, que Ludivine m'a porté à connaissance, et que je remercie en ce qu'elle comporte, cette référence, un axe de travail sur la bêtise : quelqu'un dans l'assemblée lui pose une question : « Je peux dire une bêtise ? » Colette Soler de répondre « Dîtes, les bêtises, ça fait avancer ! »

Et enfin, cette intervention se veut avant tout une invitation ; une invitation à nous rejoindre l'an prochain, afin de poursuivre ce travail de moisson, les mains dans le texte, de récolte à laquelle l'étymologie de *séminaire* conduit, puisque « C'est toujours à la pratique que la théorie a à passer la

---

<sup>14</sup> Lacan Jacques (1957-1958) *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, transcription de Jacques Alain Miller, Paris : Seuil, p.30.

<sup>15</sup> « Ne vous eussé-je ici rien enseigné d'autre que cette méthode implacable de commentaire des signifiants, que cela n'aurait pas été en vain, du moins je l'espère. J'espère même qu'il ne vous en restera rien d'autre. Si tant est que ce que j'enseigne ait la valeur d'un enseignement, je l'y laisserai après moi aucune de ces prises qui vous permettent d'y ajouter le suffixe *isme*. », in Lacan Jacques (1961-1961) *Le séminaire Livre VIII, Le transfert*, transcription de Jacques Alain Miller, Paris : Seuil, p.294.

main<sup>16</sup> ». A plus d'un titre, je proposerais de faire un pas de plus, en passant de la dénomination « séminaire de texte », à celle de « séminaire de *lecture* de texte ».

---

<sup>16</sup> Jacques Lacan (1966) *Intervention à France Culture sur Lewis Carroll*, 31 décembre 1966.